

## Les mots français d'origine arabe en Méditerranée: dynamiques de circulation, enjeux identitaires et ancrages culturels

French words of Arabic origin in the Mediterranean:

Dynamics of Circulation, identity issues and cultural foundations

Pr. Laid Slaim

أ.د. العيد سلايم

Laboratoire : Analyse du Discours et Didactique des

Langues et Cultures

Université d'attachement : Mohamed Lamine

DEBAGHINE, Sétif 2 Algérie

l.slaim@univ-setif2.dz

### Résumé

#### Informations about Article

Date de réception: 23/10/2025

Date d'acceptation: 05/03/2026

#### Mots clés

Mots arabes

circulation

immigration

enrichissement

culture

identité

*Les mots de la langue française sont naturellement d'origine diverses. Pour en aboutir au français d'aujourd'hui, il a fallu des siècles. La méditerranée mer/mère de nos langues n'est ni Etat, ni une nation, ni une ethnie. Inversement, ce bassin n'a ni drapeau, ni hymne national, ni devise monétaire. Néanmoins, il rassemble des peuples de trois continents variés venant s'abreuver des rives de son eau même salée. Il y a les Indo-Européens du nord, les Turcs de l'Est et les Arabes du Sud. Cette niche linguistique réunit nos différentes langues autour de notre grand mer/mère selon les Arabes. Or les mots de ces derniers circulent incessamment dans la langue française et constituent un enrichissement et un développement lexicologique aussi culturel et identitaire que linguistique. Leur apport est plus qu'indispensable, sans eux, il y a plein de choses qu'on ne pourrait pas nommer. Habituellement, les mots voyagent, circulent, s'immigrent, s'émigrent et font du tourisme, en dernier lieu s'y installent dans l'endroit qui leur paraît bienséant. La visée du présent article serait de savoir comment ces mots arabes sont-ils passés d'une rive à l'autre sans visa, grâce à qui/à quoi. En échange, arrivent-ils à conserver les mêmes formes phonétiques et les mêmes contenus sémantiques ? Pour couronner la traçabilité de leur itinéraire étymologique et leur rayonnement au cours de l'histoire, nous n'avons qu'à consulter nos "Livres saints", à savoir, les dictionnaires.*

### Introduction

L'adjectif méditerranéen ne définit pas une nationalité mais ce que j'appellerai une "culture tendancielle", un ensemble de traits qui convergent et parfois divergent. Il n'y a pas de passeport méditerranéen mais des odeurs, des couleurs, des goûts. Pas d'ADN commun mais confrontation et un partage permanent. (Calvet 2016)

Les mots sont-ils par essence secrets ou contiennent-ils des secrets ? La majorité parmi eux cachent en eux leurs origines et leurs histoires. En effet, le mot « secret » lui-même cache son secret de naissance. Vient-il du mot « segret » du latin « *secretum* », lieu écarté ? Ou d'une

langue qui a précédé le latin que « *secretum* » se rattache bien évidemment à « *krei* ». (Pruvost, 2019)

Les mots de la langue française sont naturellement d'origines diverses. Pour en aboutir au français d'aujourd'hui, il a fallu des siècles ; des mots d'origine gauloise, à l'image de ; « boue, ruche, glaise, araire, cervoise, truands, charrue, etc. ». Ou comme disait Ernest Lavisse dans une aimable formule dont on ne connaît pas l'origine : « Nos ancêtres les Gaulois » mémorisée sous une forme inachevée et qui ne résonne pas comme une valorisation : elle constitue le point de départ d'une nation à édifier. D'autres proviennent du latin, plutôt

du latin populaire que nous employons incessamment comme ; « *miel, fleur, libido, a priori, et cetera, gratis, idem, récépissé, visa, vidéo, quiproquo, etc.* ». D'autres en nombre important sont germaniques, à l'image de ; « *accordéon, auberge, balle, banc, bannir, baron, blinde, déterminisme, ersatz, hisser, hasard, képi, etc.* », etc. Puis viennent les emprunts à l'arabe qui ont considérablement enrichi la langue française ; jupe, algèbre, matelas, sirop, alcool, chiffre, zéro, arrobasse, aubergine, artichauts, la houle, amiral, sorbet, la goule, le lilas, le calame, bédouin, bougie, cafard, caroube, cumin, gilet, etc. dans ce sens Salah Guemriche écrit : « Il y a deux fois plus de mots français d'origine arabe que de mots français d'origine gauloise ! Peut-être même trois fois plus... » (Pruvost, 2017).

Pour chaque mot, l'historien de la langue, spécialement le lexicologue recherche souvent une/des attestation(s) de sa première apparition, ses différents sens, du premier au dernier-né, des sens qui, au reste, peuvent au fil de l'histoire se cumuler ou parfois s'exclure ou encore s'oublier. Le linguiste en question doit remonter ses études d'un cran et dans le temps afin de pouvoir vérifier la race, l'évolution et la traçabilité du mot dans sa forme actuelle, mais aussi dans sa forme originelle qui est rarement la même, et qui peut être différente, ce qui est souvent fait remonter à l'ancien français et, plus loin encore, pourquoi pas aux langues mortes, comme le latin et le grec. Ou encore à l'indo-européen qui les a nourries. Et quand il s'agit d'emprunts à d'autres langues, la traque est encore plus complexe, avec force voyagent dans le temps d'une communauté à une autre et d'un pays à l'autre. Qu'il s'agisse cependant de l'amiral, de la goule de la houle ou du lilas, le maître-mot, si on peut dire ici le mot « famille ». Or pas plus d'un mot n'est à neutraliser de sa grande ou petite famille, il n'est à écarter de son univers, car un mot n'est nullement bâtard. Toutefois, des fois un mot échappe même complètement à une famille de mots. Un mot voyageant, s'émigrant, s'immigrant, faisant du tourisme et dans le temps et dans l'espace, mais c'est grâce aux livres saints de la langue, à savoir les dictionnaires qu'on peut garder, préserver et détecter la/les trace(s) de son rayonnement et de sa brillance à un moment donné et au cours des siècles, dont ça et là l'empreinte est découverte à la faveur d'une lecture, d'une tradition conservée à tel ou tel endroit. Il en va aussi des croyances qui s'y associent et s'y installent.

La méditerranée n'est ni un Etat, ni une nation et qui n'a ni un drapeau ni un hymne national, ni devise monétaire propre à elle mais ce bassin rassemble des peuples de trois continents différents venant s'abreuver des rives de cette mer. Les Indo-Européens du nord, les Turcs de l'Est et les Arabes qui sont à leur tour venus du Sud. Christophe Picard parle à ce propos de « relations constantes entre monde byzantin, latin et musulman » ou d'une Méditerranée « à trois voix, latine, grecque et arabe ». (Picard, 2015)

Cette niche écholinguistique de nos langues « *lingua nostrae* » réunie autour de notre grande mer selon les Arabes, alors qu'en latin « *mare nostrum* ». En effet, les langues que l'on parle aujourd'hui ne sont pas les mêmes que celles parlées il y a trois mille ans. Comment les mots arabes sont-ils passés d'une rive à l'autre, et conservent-ils les mêmes formes et les mêmes contenus ? Ont-ils subi des modifications morphosémantiques et des fusions ? A quel prix ? Et pour quelle naissance ? Aujourd'hui quatre langues sont confrontées autour de ce bassin du milieu, en l'occurrence ; l'arabe, l'hébreu, le grec et le latin. Comment ces mots de la langue arabe ont-ils voyagé ? Puis comment cette élucidation s'est-elle produite ?

Nous vivons dans un monde immuable où rien n'est permanent sauf le changement par évidence. Cette mutabilité affecte et l'espèce humaine et les langues parlées par les humains qui peuplent ce globe et qui les parlent.

Actuellement, nous constatons que le domaine le moins exploré en linguistique est sans doute, de façon générale, est celui de la circulation des mots en Afrique du nord et le pourtour du bassin méditerranéen, et de façon particulière, celui des recherches diachroniques sur le lexique ancien dont se composent les langues pratiquées dans cette aire géographique. Or ce qui est des langues natives du Grand Maghreb, elles ont emprunté à différentes langues, à l'instar du punique, du latin, du turc ou du persan qui ont transité à leur tour par les langues des diverses populations ayant occupé cet espace géographique et qui y sont parfois restées. Elles se présentent comme des langues prêteuses d'une première part, et emprunteuse, voire pourvoyeuse d'emprunts d'une seconde part.

La littérature antique produite autour de la méditerranée, une aire géo-culturellement fertile et féconde comportant jusqu'à nos jours les vestiges linguistiques des brassages de nations ancestrales et des contacts des langues et des cultures qui y sont passées par là. A

cet effet, Louis-jean Calvet qualifie la méditerranée de « niche écholinguistique » (Calvet, 2016) tant la diversité des langues qui y ont conflué est importante. Les recherches exploratoires voire exploratrices de ce domaine d'investigation avaient néanmoins préoccupé les chercheurs francisants, arabisants, même berbérissants dès le XIX<sup>e</sup> siècle. Ces derniers, et sur le modèle des archéologues, dans une optique linguistique diachronique, de même historique et parfois comparée, sont remontés à des périodes très anciennes afin de remettre en question les spécificités des langues comme le libyque, le punique, ledit « *francarabe* » ou encore « la lingua franca », etc. En effet, Le traitement de ce genre d'aspects proprement linguistiques requiert le recours à une multitude de disciplines qui en rapport direct avec la linguistique, telles que ; la linguistique diachronique, la dialectologie, la sociolinguistique arabisante, berbérissante, persane et française, etc. Par ailleurs, le port de la méditerranée a connu un essor remarquable depuis le Moyen-âge, son importance n'a cessé d'augmenter dans les siècles qui suivirent, singulièrement avec l'extension de l'empire ottoman aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. A la fois lieu de commerce, de théâtre de piraterie, de lieu d'affrontements et artère d'exil et d'expatriation. Sommairement, la mer méditerranée a joué un rôle colossal dans les rencontres linguistiques, et cette suite aux mélanges de populations d'origines différentes et de moult cultures.

Du grec au latin, du phénicien, de l'araméen à l'hébreu, du berbère, à l'arabe au turc et de l'espagnol, à l'italien au français : cette mosaïque en alliage hétérogène de langues du pourtour méditerranéen nous parle et nous relate l'histoire de ce continent liquide. En vérité, ces langues ne constituent pas uniquement le vestige d'une traçabilité des empires et des puissances qui se sont succédés au sein de l'enceinte méditerranéenne, mais aussi de celle des commerçants, des pensées, des idées et des denrées, qui ont édifié ce périmètre en un ensemble harmonieux et uniforme.

Cet article sera fondé notamment sur une approche lexicosémantique et géopolitique, prend a posteriori ces langues du bassin méditerranéen, « *linguae nostrae* », comme le fil rouge de toute l'histoire, sous-prétexte que ces dernières et leurs mots ont une mémoire derrière laquelle se cache une/des histoire(s). Ils en témoignent sur les transactions commerciales, les conquêtes et les expéditions, voire la circulation des mots au bord du contour en question.

Que ce soit sur le plan des emprunts, de la sémantique ou de la toponymie, or les empreintes de ces échanges commerciaux au sein de cette mare *nostrum* sont multiples, variés et variables.

Par conséquent, un constat évidemment visible que lisible que « Les langues que l'on parle aujourd'hui ne sont pas les mêmes que celles parlées il y a trois mille ans », L-J. Calvet postule : « Comment est-on passé de l'une à l'autre de ces situations ? » (Calvet, 2016). Pour répondre à une question pareille, nous devons inviter à flâner aux cous des siècles précédents, sur les multiples rives et terrains qui, depuis trois mille ans, ont jouté et flanquent encore et toujours la Méditerranée. Comme il impératif de découvrir l'historicité de ces langues, et ce en poursuivant leur cheminement, leur itinéraire et leur parcours, surtout de celles parlées par les communautés linguistiques et sociales. De facto, nous devons nous intéresser aux retombées de cette histoire sur les situations sociolinguistiques contemporaines.

### **1–Sur les routes du langage: vie et tourisme des mots**

Du voyage des mots dû au voyage d'Ulysse, aux migrations, aux tourisimes d'aujourd'hui, en passant par les croisades et les échelles du Levant, ces langues en question ont été forgées, façonnées, abritées et habitées par circonférence de la Méditerranée, au rythme élevé de moult événements chronologico-historiques qui l'ont sillonnées, et qui en font de véritables laboratoires amalgamés de l'humanité depuis plus de 3 000 ans selon le même auteur. (Calvet, 2016)

Depuis Darwin, l'écologie s'est lentement constituée en science, une science dans laquelle on distingue entre un système planétaire, de la même façon qu'une niche écologique, voire écolinguistique, constituée de la biosphère, elle-même formée d'écosystème qui à leur tour se laissent analyser en biotopes (lieu de vie en grec) qui renferment climat, topographie et hydrographie dans lesquels vivent des espèces animales et végétales, qu'on appelle biocénoses. En parallèle, ces espèces occupent selon Calvet une niche « habitat » qu'elles partagent en compétition avec d'autres espèces, dont les changements sont réciproques entre biotope et biocénoses. En effet, les langues parlées sont considérées comme des espèces qui « habitent » cet espace variable dans lequel, elles entretiennent, tantôt des relations, tantôt des conflits continus. Dans ces milieux, les langues ne sont guère à

l'abri de ces changements, car elles aussi sont considérées comme des organismes qui naissent, vivent, évoluent, vieillissent et meurent. Or que d'autres, apparaissent, disparaissent et réapparaissent ou peuvent réapparaître sous d'autres formes et avec d'autres sens. Dans ce sens Pascal Picq, affirme : « *En chaque circonstance, ces langues se construites depuis d'autres langues, avec leur grammaire, par symbiose et évolution. Les langues naissent d'autres langues comme les espèces procèdent d'autres espèces, avec des variations, des abandons, des inventions, des bricolages.* » (Picq, 2013)

L'origine des mots, leur étymologie, leur enfance, pourrait-on dire nous enseignent des choses surprenantes sur ce qui nous tient en vie, sur ce qui nous meurt envers et contre tout et avant tout sur ce qui nous fait nous dresser et tenir, vent debout, contre les avanies du quotidien : la souffrance, la perte, le deuil et les chagrins d'amour. Gaston Bachelard comparait les mots à de petites maisons qui s'érigent de la cave au grenier, pourvues d'un escalier pour permettre la circulation. D'un côté, si on l'emprunte vers le haut, l'escalier de la maison des mots nous élève vers des hauteurs célestes, abstraites, et de l'autre, il descend vers la cave, dans un pays de rêves et de poésie aux étymologies incertaines. C'est là, l'enfance des mots d'où proviennent leurs significations profondes.

## 2—Les chemins secrets et l'âme cachée du lexique français

Les mots par essence, plutôt par existence secrète, cachent souvent en eux leurs origines, qui derrière lesquelles se dissipent des histoires, mythiques soient-elles, réelles ou légendaires. D'ailleurs, d'où vient la notion de « MOT », d'où viennent ces trois lettres « M », « O », « T » ? D'emblée, nous pouvons dire qu'ils nous proviennent du latin, et du latin populaire, pour ne pas dire vulgaire « *muttum* » qu'il s'agisse du mot écrit ou prononcé selon (Pruvost, 2019). Ce vocable signifie : « grognement » *qui signifie le cri d'un cochon ou d'un animal ressemblant à celui du cochon, comme celui de l'ours, cet acte est le résultat d'un mécontentement ou suite à une insatisfaction* ».

Dans cette optique toujours, Alain Rey souligne que : « Les mots sont comme *les êtres et les groupes humains, voyagent, se déplacent, émigrent et immigrent, avec des fortunes diverses* » (Rey, (2014a)). Les mots font du tourisme, se perdent mais ils ne restent pas dans les endroits où ils vont. Ils appartiennent à l'espèce immense

des SIGNES, ces réalités psychiques qui donnent aux humains accès au réel et à l'imaginaire, au concret et à l'abstrait, à la matière et à l'Esprit. Quand on dit voyage des mots, c'est-à-dire des signes, des idées, des sentiments et des passions qui se sont transmises d'une civilisation à l'autre et d'une époque à l'autre. A fortiori, chaque mot raconte une/des histoire(s) et une/des façon(s) de voir le monde, des valeurs et des pensées.

Le français est un créole du latin et parmi les langues qui l'ont alimenté, il y'a l'arabe (une langue sémitique) et le turc qui vient de l'Asie centrale (une langue turco-mongole), qui est parti vers son occident, à savoir l'Anatolie ou le Turc actuel. Le nombre des mots arabes, turcs et persans est considérable, surprenant et inattendu vers le français, souvent par l'Italie et l'Espagne. Cela forme un véritable voyage qui part des régions arabes, de facto méditerranéennes et qui va vers l'Espagne du sud avec une civilisation arabe en Andalousie pendant des siècles, ce qui compose est un mariage étonnant a priori, mais qu'on va retrouver dans l'histoire des mots comme disait Alain Rey (4<sup>e</sup> page de couverture (2014) :

Tel un cortège de Rois mages apportant un trésor de mots arabes est venu enrichir les moyens verbaux et qui nous permet de nommer le monde. Du ciel à la Terre, des sciences aux croyances, des substances naturelles aux étoffes et aux vêtements, de la guerre à la paix, maints domaines de notre expérience peuvent cacher ou dévoiler leur origine orientale, qu'elle soit savante, poétique ou familière.

A cet effet, on s'aperçoit que des mots qu'on pensait venir d'autres langues, sont souvent arabes, un mot comme « satin » par exemple, on dit qu'il est fait avec de la soie, qui est chinoise mais d'un nom arabe grâce aux commerçants arabes qui s'étaient installés en Chine pour acheter de la soie et fabriquer ce nouveau tissu en satin. Ce mot est venu avec la chose et a eu un énorme succès dans tout l'Occident grâce à cette invention commerciale des Arabes. En effet, le mot « Lilas » qu'on considérait comme d'origine française et n'était pas perçu comme exotique, tant il s'était répandu dans les climats occidentaux. Il semble que l'espèce commune l'a conduite en Occident par Vienne, vers 1590, le lilas dit de Perse n'étant connu en France qu'un demi-siècle plus tard.

Dans l'alimentation, on trouve notamment : « *pastèque, abricot, aubergines, artichauts, épinards, sorbet, orange, alcool* », etc. Pour la mode, « *jupe, coton, gilet, gabardine,*

*caban, caraco, camisole, pyjama(s), châle* », etc. Pour le savant, « *l'algèbre, chiffre, zéro, almanach, alchimie, antimoine* », etc. Tous les domaines de la vie renferment des mots d'origine arabe que nous utilisons, qu'il s'agisse de la flore, de la faune, des parfums et des bijoux, de l'habitat, de la guerre, des couleurs, des fêtes, de la musique et des arts, des religions, etc. Sans oublier les effets sur la langue française de la colonisation de l'Algérie ainsi que sur le rap. Tout cet arsenal de mots qui véhiculent en eux des histoires et des mythes et qui reflètent une identité, des valeurs et des cultures ; arabe, turque et persane.

Non seulement la langue française a recueilli de l'Espagne le mot « houle », ce mot bref et expressif, mais elle en a fait une source de poésie : Victor HUGO dans son célèbre roman (*Les Travailleurs de la mer*, III) écrit à Hauteville House durant l'exil du poète dans l'île anglo-normande de Guernesey l'emploi selon la force terrible que lui a donné la langue arabe. Pour lui, que la tempête fascine, la houle est le superlatif de la vague : « Par moments, il y a paroxysme. La rumeur devient tumulte, de la même que la vague devient houle. » (Hugo, 1866). « *Une puissante houle, visible dans les coups sur coups de l'éclair, se leva à l'est (...). Elle ressemblait à un gros rouleau de verre.* » (Hugo, 6 : (1866 b)). Baudelaire a célébré la « houle » de la chevelure féminine. Lautréamont a écrit : « la houle de l'émotion soulevait sa poitrine ». Péguy voit la cathédrale de Chartres surgissant « de la profonde houle et l'océan des blés ». La houle d'effroi des navigateurs arabes est devenue donc le symbole, à la fois doux et cruel, des océans métaphoriques.

### 3–Panorama alphabétique des mots arabes intégrés au français

« *Sans le savoir, je parle arabe, chinois, turc et sanscrit. Et moi qui croyais ne parler que français.* » (Jacquard, préface de « L'Amiral des mots » : 1989)

A priori, dans sa préface en relatant un bref conte, l'essayiste humaniste A. Jacquard démontre le nombre important de mots étrangers, de l'arabe surtout desquels est composée la langue française. En effet, cette dernière se révèle très riche d'emprunts contractés/abrévés auprès d'autres langues sans le vouloir, à savoir ; l'arabe, l'hébreu, l'hindi, le malais, l'algonquin, le nahuatl et même le chinois avec lesquelles le français s'est trouvé et se trouve jusqu'à nos jours en contact. Sa volonté illustrative se manifeste clairement dans son célèbre titre de l'article en question « L'Amiral des mots », où il a bien choisi le mot appétissant afin d'attirer le chaland qui passe en l'indexant par le vocable « amiral ».

Certes, d'emblée, on ne reconnaît pas l'origine de ce terme, mais en faisant nos recherches étymologiques, nous sommes rendus compte que le mot est d'origine arabe fut contracté, puis naturalisé et attesté en marquant sa présence dès 1080 dans la célèbre chanson de geste française « La chanson de Roland », où il apparut avec un / t / incongru à la fin « *Amiralt* », alors qu'envers 1200, il fut orthographié comme son état actuel. Le mot choisi en intitulé provient du mot arabe « Amir al-bahr-- أمير البحر. Au XI<sup>e</sup> siècle) En ancien français amiral « émir chez les Sarrazins », de l'arabe العلي أمير « *amīr al-'alī* » (grand-roi ), composé de أمير (*amīr*) « émir », ال / al, al et علي, (Alī) « grand, haut » plutôt que de l'arabe أميرالبحر, « *amīr al-bahr* » (Pruvost, 2017). Il est à signaler que s'agissant du nombre de mots empruntés par le français à d'autres langues étrangères, la langue arabe vient en troisième position après l'anglais et l'italien.

#### 3–1–De la pulpe juteuse de l'abricot à la mort du roi aux échecs

Un exemple récurrent avec la lettre « A », à savoir celui de « abricot », mot très prisé, voire trop couru en saison estival, un fruit comestible à noyau, à chair et peau jaune orangé. D'abord, au XVI<sup>e</sup> siècle, le mot est passé du latin au français via le grec ancien, l'arabe, l'espagnol et le catalan. Les Romains le nommaient *praecoquum*, c'est-à-dire « (le fruit) précoce ». Les Grecs l'empruntèrent aux Romains sous la forme *πραϊκόκιον*, *praikókion*.

Grosso modo, le mot « Abricot » tire son nom de l'arabe *el-barquq*, signifiant (fruit précoce), puis en voyageant par l'espagnol pour arriver enfin au français. Nous remarquons que les mots français issus de la langue arabe bénéficient toujours de la lettre / Al - /, repris en espagnol en / El / faculté qu'il partage avec d'autres mots arabes, à l'instar de « aubergine » qui vient lui aussi se greffer à cette longue liste de mots attestés par l'académie française. En effet, ce mot vient de l'arabe « *al-badinjan* », qui au XVIII<sup>e</sup> siècle voyage du catalan « *alberginia* », de l'arabe andalou « *badinġana* », celui-ci de l'arabe بادنجان, « *bādinjān* », originaire du persan بادنجان, allusion à la couleur de l'aubergine. (Pruvost, 2017)

Quant à l'« artichaut », il a pour origine l'arabe « *harsuf* » ou « *harsaf* ». Au XVI<sup>e</sup> siècle, par une autre voie géographique, la Lombardie et le lombard *articiocco*, lui-même issu de l'arabe خرشف, « *karšūf* », voyageait et transitait par l'Espagne et par l'Italie et du bassin méditerranéen, de l'espagnol « *alcachofa* » et de l'italien « *carciofo* ». A été proposé aussi l'arabe ارضي شوكي, « *ardi-*

*schaoui* » (terrestre épineux). Le nom le plus ancien de ce légume chardonneux paraît être « *kharchaf* » خرشف, ou « *korchof* » comme l'attestent Devic et la traduction par Gérard de Crémone, vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, du livre *Kitab al-Mansouri* de Razi.

Par extension, Capitule de la plante, utilisé comme légume ;

Une pomme d'artichaut ;

Des artichauts à la poivrade ;

Une friture d'artichauts.

Pièce de ferronnerie, hérissée de plusieurs pointes et de crocs et dont on garnit une clôture pour empêcher de passer ou d'escalader.

Argot, le mot artichaut signifie « Portefeuille », par analogie avec les nombreuses feuilles du capitule.

*Arnold achète un artichaut – il aime bien le cérémonial de l'artichaut, la longueur de la cuisson, le dépouillement des feuilles, puis le rituel de l'assiette relevée, un couteau en dessous pour accueillir la vinaigrette, avec le fond qui reste toujours un peu poilu.* (Delerm, 1998)

La lettre « B », elle aussi offre de son côté un nombre très important d'emprunts à l'arabe insérés, voire lexicographiés par les différents dictionnaires de la langue française. A cet effet, on peut citer quelques exemples du vocabulaire actif et quotidien de la langue française, en l'occurrence, le mot « bougie », d'origine inattendue et qui nous vient vers 1300 de l'arabe algérien بجاية, « *Béjaya* », (en kabyle « *Bgayet* »), et que sa brillance harmonieuse ne cesse de rayonner dans les horizons de la langue de Molière. Ce mot vient de la cire fine dont on faisait au Moyen Âge le commerce de cire et de bougies, que l'on importait de la ville algérienne de Bougie (Bejaïa est son nom actuel), par abréviation de (chandelles de) bougie, un nom devenu commun par la suite auquel on ne peut guère songer spontanément.

Pour mieux illustrer les mots français d'origine arabes en lettre initiale le (C), nous avons opté à cet effet le mot « caban », un vêtement (manteau court, chaud et imperméable. Il peut comporter une capuche, le col est large et les poches situées sur les hanches comportent généralement un rabat.) Porté par les pirates barbaresques aux XVII<sup>e</sup> siècles). Mot de l'arabe قبا, « *qaba* » « capote, vêtement de dessus » voyageant en Sicile en donnant par la suite « *gabbano* », descendant à son tour du mot « *gaban* », enfin attesté en 1448 dans les comptes et mémoire du roi Rué. (Pruvost, (2017f))

De ce mot est né le café français issu du mot arabo-

algérien *quahwa*, construit et prononcé sur le modèle turc, « *kahve* », d'où provient la prononciation française. Ex cathedra, le mot fut son entrée en langue française vers 1600. Dans ses débuts, il s'installa dans le langage familier, mais dès 1883 et grâce aux soldats partis en Algérie, manu militari et grâce à son usage courant par ces derniers suite à leur coexistence permanente dans ce bled, le mot fit son entrée officielle avec force et sans conteste dans le dictionnaire de cette langue. Ceci dit que la langue arabe omniprésente dans tous les registres du français, du soutenu à l'argotique.

C'est de ce manteau que serait tiré le nom de l'actuelle République gabonaise *Gabon*. En effet, quand les navigateurs portugais pénétrèrent en 1472 dans l'estuaire du fleuve, ils le baptisèrent *Rio de Gabão*, en raison, dit-on, de la forme des côtes de l'actuelle capitale Libreville et sa proche région, semblable à un caban (« *gabão* » en portugais). Par la suite l'État du Gabon conserva cette appellation.

Pour illustrer la lettre « D », et pour traverser légalement les frontières du bassin méditerranéen, il serait impératif de passer par la/les « douane(s) », un mot actif et faisant partie du vocabulaire quotidien des voyageurs, qui lui a son tour est un mot-voyageur car il nous vient de l'arabe vulgaire *duwān*, emprunt du persan دیوان, « *dīwān* » (douane, divan) et qui, aujourd'hui a donné un autre mot équivalent en arabe même: جَمَارَك « *jamârek* » pluriel.

D'après Le Petit Larousse illustré 2002, le mot « *dīwān* », à l'origine et jusqu'à nos jours désigne la salle de réunion, puis le registre dont lequel le secrétaire note les courriers d'arrivée et ceux du départ. Par conséquent, et au terme d'une belle aventure, et d'un agréable voyage au latin médiéval de Sicile « *doana, dovana* » et qui donne l'italien moderne « *dogana* », il prit place en langue française et fut attesté en 1281 sous la forme « *dohanne* », inséré donc dans le vocabulaire institutionnel ou administratif avec le sens de « édifice où sont perçus les droits d'entrée et de sortie des marchandises ». Ainsi, comme toute grande civilisation, le monde arabe à son tour a aussi laissé ses vertiges et ses traces dans les vocabulaires de la langue de Molière, aussi même dans le vocabulaire institutionnel (jargon spécifique) que dans ceux du commun (jargon générique), tout en côtoyant l'univers du quotidien. (Pruvost, 2017)

Quand se profile la lettre « E », il est temps de jouer

aisément aux « échecs », un jeu résultant souvent de la réflexion la plus poussée, vient du persan Shah (Chah d'Iran par exemple) du Roi. En ancien français « *eskec* », du persan شاه مات, « *šâh mât* » (Le roi est mort) qui a donné échec et mat. Toutefois, ce mot est parvenu à la langue française grâce à la langue arabe, sans doute n'a-t-on plus en mémoire que le /c/ final ne se prononçait pas, ce qui en faisait un mot, phonétiquement proche du Shah. L'ajout du /k/ final a été influencé par l'ancien français « *eschac*, *eschec* » (butin), du francique « *skāk* ». (Pruvost, 2017) Pour mieux expliquer le voyage et l'émigration des mots d'origine arabe débutant par la lettre « E » et toujours en guise d'illustration, nous avons pris un autre mot très fréquent, à savoir les « épinards » connus par leur réputation roborative de Popeye le marin dans les années 1920, un légume d'où ce héros tire bel et bien ses forces, son dynamisme et son énergie. Cependant, on ne savait pas que ce mot est également issu de l'arabe car il sonne bien français dans notre imaginaire linguistique. In situ, via de l'arabe de l'Andalousie « *isbinakh* » qu'il est passé au latin médiéval « *spinachium* », qui trouve son origine dans le persan « *aspanaakh* » repris presque par la même forme en anglais « *espinace* » ou « *espinarde* », qui désignaient la plante et ont donné l'appellation espagnole « *espinaca* », pour qu'enfin fit attesté en 1256. Pour en définitive, traverser l'Atlantique et arriver en boîte de conserve dans le gosier de Popeye dans le sillage D'Elzie Crisler Segar qui créa ces dessins animés.

### 3–2–Quand le fanfaron bavard rencontre la guerre des pierres en Palestine

A la lettre « F » vient un autre mot très utilisé par les locuteurs francophones, en l'occurrence « fanfaron », surtout quand il fit repris par la Fontaine : « Car qui pourrait souffrir un âne *fanfaron* ? » ce mot piquant vient du mot l'espagnol « *fanfarrón* », lui-même issu de l'arabe فرفار, « *frfār* » et qui signifie « bavard », « léger » ou « inconstant », apparenté à « fanfare ». Ce mot résonne parfaitement avec la veine comique de la littérature française de Molière et de Scaronn, attesté en langue française dès 1609. En anglais « *braggart* », en catalan « *fanfarró* » Italien « *fanfarone* » et en arabe algérien et surtout à l'est du pays, on le prononce « *farfate* » (فرفاط), et ce pour parler de quelqu'un de « frivole, bavard et de verbeux », en même temps, colérique, susceptible, très léger, sans constance ni sérieux, comme il a du goût pour les choses vaines, futiles, ainsi, il est superficiel dans ses

goûts et dans ses attachements (Rey, (2014c)). Dans le langage familier, on peut dire qu'il est constamment « soupe au lait ».

Quant à la lettre « G », voici venir le « gilet de Gautier ». Le mot « gilet » est d'origine de l'arabe maghrébin selon les différents dictionnaires de langue française, et qui nous de « *Jalikhah* », (camisole portée par les esclaves chrétiens sur les galères) lui-même dérivé du turc « *Yelek* » (J. de Thévenot, « *Relation d'un voyage fait au Levant* »), voyageant par l'espagnol « *gileco* » ou « *chaleco* » et le portugais « *Jaleco* » afin d'arriver au français sous sa forme et son sens actuels dont sa terminaison est issue, par substitution de suffixe et croisement de mots vestimentaires tels que « *corset* » ou « *mantelet* » (Rey, 2014). En exhibant, en 1830, au moment de la première représentation d'Hermani, « un gilet de satin écarlate », selon la description de V. Hugo, Théophil Gautier, sans le savoir, faisait honneur à la langue arabe par l'emploi de deux mots touristes, à savoir « gilet » et « satin », dont ce dernier dérivé de « *Zaytun* » ou « *Zaitwn* », De l'arabe زيتون, qui est la transcription arabe du nom de la ville chinoise « Quanzhou », appelée « *Citong* » aujourd'hui, d'où l'origine de ce tissage remonte à plus de 2 000 ans. (Pruvost, 2017)

Dans la littérature française, on constate que le monde oriental fascine indéniablement les Romantiques français, à l'image de V. Hugo manifestement visible dans ses multiples intitulés de romans qui contiennent au mois un mot d'origine arabe, en l'occurrence ; « La douleur du pacha », « La sultane favorite, Le poète du calife, Le cri de guerre du mufti, *Les têtes du sérail, Sultan Achmet* » et enfin « Les djinns, bons génies ou démons ».

Dans la même somme recueillie, Lamartine s'illustre lisiblement avec son « *Voyage en Orient* », contenant quatre tomes et publié en 1835, suivis de deux autres tomes publiés en 1851 et 1853 intitulées pareillement « *Nouveau voyage en Orient* ».

Au sceau de la lettre « H » avec brillance et dans l'opulence, une cuillère en argent dans la bouche est né le mot « hasard » qui des fois fait bien de belles choses. Ce mot composé de deux syllabes prétendument magiques mais qui transmettent l'avenir imprévu, le merveilleux ou le terrible dépassant par l'au-delà de tout savoir, de toute raison ou science. Ce mot vient de l'arabe, là où l'article arabe /al/ assimilé en /az/ et « *zahr* » associé au verbe « *yassara* » qui signifie : « rendre possible », qui, lui à son

tour vient de « *mayssir* », ou jeu de dés, issu de l'expression « *ysir mà ysir* » (arrive ce qui arrive), en italien « *che sara sara* » : l'avenir est à venir. Or dans l'arabe du Grand Maghreb, ce mot signifie le coup heureux aux dés, mais aussi le bourgeon d'une fleur, sous prétexte que la face gagnante du dé comporte l'image de cette belle plante (Pruvost, 2017). Le mot a effectué son voyage de l'arabe maghrébin en Espagne et de là, en plusieurs terres d'Europe pour pouvoir à la fin être francisé puis naturalisé au XV<sup>e</sup> siècle, cependant, il signifiait à cet âge ; le danger, le risque présent dans toute situation imprévisible, reflétant l'émotion angoissante accompagnant le joueur de dé, lors de son jet de ce dernier et sa crainte frissonnante, voire effrayante de perdre. Par conséquent, et selon ce célèbre lexicographe (Alain Rey, 2014), le hasard devient par la suite un dieu qui dispense l'heur, le bon et le mauvais : bon-heur, mal-heur. Comme le reliait Stéphane Mallarmé à son origine ludique un an avant sa mort écrit ou plutôt compose le poème en 1897 ainsi titré : « Un coup de *dé* jamais n'abolira le hasard ».

La preuve, nous remarquons dans le court extrait qui suit de J. Pruvost, un nombre important de mots, directement ou indirectement tirent leurs origines de la langue arabe. Ils font tous partie du patrimoine linguistique du français contemporain, via répertoriés et bien rangés dans les dictionnaires de langue française, à l'image du Petit Larousse et Le Petit Robert.

« Par hasard, j'ai fait les magasins, tarifs imbattables, j'ai rapporté une jupe de coton, un gilet, une gabardine couleur azur et un caban, je pose le tout sur le divan et j'y retourne. » (Pruvost, : 2017 : 77)

En somme, presque plus de cinq cent mots rayonnent et sillonnent de façon naturelle nos dictionnaires. Or que d'autres ont récemment gagné leurs places dans les répertoires de langue de Molière grâce/à cause de la colonisation des Français de l'Algérie surtout ou du langage (parler) des jeunes émergeant dans les banlieues, des beurres et des rappers. Ainsi, Jean Rochefort, en présentant sur You Tube Madame Bovary en tant que Zouze campagnarde réussira à implanter l'usage facétieux du mot zouze dans nos dictionnaires.

« Elle kiffe le swag, elle a le seum de la vie », souligne J. Rochefort à son propos. Le verbe Kiffer a fait son entrée dans le Petit Larousse illustré pour le millésime 2005 signifiant ceci : « Verbe. (Argot) (Familier) Aimer, apprécier franchement. (Argot) Aimer quelqu'un d'amour. (Argot)

Fumer du haschisch. ».

Quant au second mot, en l'occurrence « Seum », Stéphane Bern s'est penché sur ces racines d'une expression du quotidien, il s'est intéressé à l'origine d'une locution très utilisées par les adolescents : « avoir le seum », En disant ceci : « Enfin, les jeunes peuvent régulièrement se plaindre d'avoir « le seum », ce qui est une expression pour dire que l'on est horripilé au plus haut point ». Pour lui, le terme « seum » vient du mot arabe « *sèmm --- السم* » qui signifie (venin). Autrement dit, « quand on a le seum », on a la rage. Or pour le premier mot « kiffer », on peut citer les deux exemples suivants de Daniel Pennac et de Patrice Pluyette :

« La marque fait kiffer leurs potes et ça fait vendre ». (Pennac, 2007)

« Bientôt, continue-t-il en s'adressant à Belalcazar, tu vas kiffer ta race toi aussi et tu ne pourras plus dire que ton souhait le plus cher eût été que je kiffasse ma race avec toi car tu auras kiffé, tu kiffes même déjà, moi-même je kiffe en disant que tu kifferas, c'est trop kiffant comme verbe, kiffer. ». (Pluyette, 2008)

Un autre mot commençant par la lettre « I » d'une importance majeure dans le domaine de la guerre, un mot d'une importation récente, mal traduit par « guerre des pierres » en Palestine, est sans doute « *intifada* » de l'arabe انتفاضة, *intifāḍa* ; « soulèvement », dérivé du verbe « *fadda* » signifiant « rompre, casser ». Ce néologisme de forme et de sens est considéré en lexicologie comme xénisme étant donné qu'il n'existe pas dans la culture de langue cible, à savoir le français. Il a été appliqué en 1987 et repris en septembre 2000 au soulèvement des Palestiniens, notamment les jeunes armés de pierres. Suite à sa mondialisation par sa grande diffusion à l'échelle mondiale dans les différentes chaînes et journaux, le mot a pris de l'ampleur et pris en français l'acceptation de « révolte violente » des jeunes voués à la violence guerrière dans un contexte où se mêlaient révolte et violence contre l'hostilité sioniste. (Rey, 2014)

En pareille circonstance du vocabulaire de guerre, on peut faire appel à un mot plus ancien dans la culture arabomusulmane, en l'occurrence le mot « *djihâd* » : جهاد *djihâd* / دجّي'ha:d/, est un devoir religieux au sein de l'islam et du babisme : guerre sainte, abnégation, effort, lutte ou résistance. Étymologiquement, la racine de ce mot est en arabe, composée des lettres / ḡ / - / h / - / d /, cité en langue française en 1895 et signifiant en toute exactitude « effort

suprême » fourni volontairement par des hommes dotés d'une très bonne foi musulmane et consacrant leurs vies pour la révolte contre toute colonisation offensant leurs terres. Ainsi, ce terme, souvent est employé à plusieurs reprises dans le saint Coran, souvent dans ses versets « الجهاد بأموالكم وأنفسكم » « *al-ğihād bi amwalikum wa anfusikum* » qui peut se traduire par « lutez avec vos biens et vos âmes ». Ainsi, il est souvent défini par « faites un effort dans le chemin de Dieu » Toutefois, ce mot et malgré sa citation dans le Saint Coran et sa bonne réputation chez les musulmans et sa dérivation de l'arabe مُجَاهِدِينَ « *mujāhidīnū* » (combattants de la foi), pluriel de مُجَاهِدٌ « *mujāhidū* » ; (luteur), apparenté à « djihad », il ne s'est répandu qu'en 1980 suite à son mauvais glissement sémantique à tort par sa dérive en « djihadiste », synonyme de « terroriste » dans la culture occidentale. (Rey, 2014)

### 3-3-Du haut du minbar au cœur du mihrab, passage sans risque

Une autre lettre de l'alphabet français, en l'occurrence du « M », une lettre qui renferme à son tour une grosse liste de mots français d'origine arabe, à l'instar de ; macache, magasin, marabout, maroquin, mosquée, matraque, méchoui, merguez, mesquin, minbar, mihrab, musc, musulman, etc. Comme on le constate la liste est longue qui prouve que la langue française tire sa richesse de la langue arabe surtout dans les cas de xénisme là où les mots naturalisés n'existent nullement pas dans la culture du Français. A ce titre, les mots tirés du lexique religieux et faisant partie du champ sémantique de la « Mosquée » sont nombreux tels que : « *Minbar* » et « *Mihrab* ».

Les musulmans, même répartis entre deux tendances religieuses et idéologiques principales, les chiites d'une part et les sunnites d'une autre, ils partagent presque le même lexique théologique, à savoir le mot masculin le « *Minbar* », (arabe منبر) : « estrade, escabeau servant de chair, *tribune* à prêcher, usuellement placé près du mihrab d'où l'imam fait son sermon ou discours, généralement lors de la prière du vendredi de chaque semaine (*khutba*) » (Rey, 2014), connu en langue française au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, pris à l'arabe, « lieu notable, rendu plus sensible », considéré comme l'élément le plus important de la salle de prières avec le mihrab, situé toujours à sa droite. Cette plateforme surélevée est atteinte par des marches, fréquemment surmontée d'un dôme ou d'un auvent. Après la mort du prophète Mohammed, les califes ont continué d'utiliser le minbar en symbole d'autorité (Pedersen,

Golmphammadi, Burton-Page, Freeman-Grenville, *Encyclopaedia of Islam*)

On peut encore répertorier dans les différents dictionnaires de la langue française le mot « *Mihrab* (XVIII<sup>e</sup> siècle) », un xénisme de forme et de fond qui n'existe guère dans la culture et civilisation de cette langue. Or c'est un emprunt à la langue arabe (mihrab : nf, en 1849), de l'arabe محراب, mihrab (sanctuaire) signifiant « niche placée dans l'axe de la mosquée, ménagée et richement décorée dans le mur, orienté vers la Mecque et vers lequel tous les musulmans se tournent pour la prière. » (Rey, 2014), cette direction s'appelle la « qibla » qui signifie à son tour « orientation, direction ». (En arabe : قِبْلَة). En effet, il s'agit d'une direction fixe vers la Kaaba dans la Grande Mosquée de La Mecque, en Arabie Saoudite vers laquelle doit se tourner tous les fidèles musulmans, qu'ils soient sunnites ou chiites pour effectuer le rite de la salat, un mot venant de l'arabe soutenu صلاة [ṣalāh], ou « la sollicitude, la communion, la cohésion, l'attention ».

#### Exemple

« (...) *le mihrab, qui indique la Mecque, est une admirable niche de marbre sculpté, peint et doré, d'une décoration et d'un style exquis.* » (Maupassant, 1895)

L'adverbe négatif « *Macache* » emprunté à l'arabe dialectal algérien (populaire maghrébin en général) ; *ma kan(a) /ch /* qui signifie littéralement « ne pas », du verbe *kana*, « être, exister », avec un */ach /* final correspondant à */chei /*, « quelque chose ». Or cette locution exprime « n'est pas quelque chose » signifiant le refus : « non », « il n'y'en a pas, rien, néant ». En effet, c'est une formule de refus, surtout une fois renforcée par *bonbon* ou *bono*, elle coupe court à toute discussion ou proposition. Cette expression fait son entrée au XIX<sup>e</sup> siècle et qui a donné naissance par la suite la locution de sabir algérien « *Macache Bono* », par laquelle on veut dire « y'a pas bon » typique du colonialisme naïf.

#### Exemples :

« *On a beau, de semaine en semaine, se dire qu'on va peut-être pouvoir passer à autre chose, macache, l'affaire Mitterrand-Polanski continue de fournir grain à moudre et matière à redire.* » (Rey, (2014k))

« *Pour critiquer, Monsieur est toujours là, mais quand il s'agit de tirer son chapeau aux copains, macache !* » (Bello, 2013)

Une autre lettre de l'alphabet vient se dresser droit et avec toute son armada de mots français d'origine arabe, il s'agit

de la lettre nasale « *N* » qui a fait couler beaucoup d'encre. A cet effet, nous avons choisi le mot « *nénuphar* », une plante aquatique à grande feuille ronde et flottante et à grandes fleurs solitaires avec ses variantes graphiques. Etymologiquement, ce mot fut emprunté au persan et à l'arabe « *nīlūfar* », qui signifie « lotus bleu » mais la forme correcte est issue sans conteste de l'arabe « *nīnufar* » qui l'a transmis par la suite au latin médiéval avant 1250, pour s'intégrer au français au XIII<sup>e</sup> siècle.

A titre d'illustration, nous retiendrons les exemples suivants empruntés à la littérature française ;  
« *Le canal s'achevait au bord d'un petit lac couvert de **nénuphars**. »*

Guillaume Apollinaire, L'Hérésiarque et Cie, 191  
« *La tête appuyée sur un coussin de **nénuphars**, elle dormait au milieu de l'eau comme une ondine.* »

Théophile Gautier, Le Roman de la momie, 1858  
« *Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir !  
J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs violettes,  
Ressemblant à un œil énorme, ouvert dans les cieux,  
Et l'eau verte et bleue envahir les **nénuphars**.* »

Arthur Rimbaud, Le Bateau ivre, 1871  
Son entrée dans la langue française est parfois inscrite sous la forme latine *nenuphar*, parfois sous une forme simplifiée et phonétique, /*nenufar*/. « *Nenufar* avec un f. La discussion sur le /*f*/ et /*ph*/ refit surface en 2016, rappelant qu'avant la septième édition du dictionnaire de l'Académie française (1878), on écrivait *nenufar*. Puis, dans l'édition de 1935, le mot fut modifié en *nénuphar*, ce qui suscita déjà des protestations entre puristes et modernistes. La même controverse réapparut en 2016 lorsqu'on proposa de revenir à l'orthographe *nenufar*. En réalité, cette plante aquatique est devenue un véritable symbole de la lutte entre les défenseurs de l'orthographe traditionnelle et les partisans d'une orthographe révisée. Autant d'agréables mots français d'origine arabe illustrant la lettre « *O* » et rendus lexicalement possible grâce à l'emprunt des mots comme ; oasis, oued, orange, ouate, oud, etc. A ce titre, nous avons choisi pour mieux honorer la lettre en question, la reine des agrumes, à savoir le mot « *Orange* » et qui a donné par la suite « orangeade, Orangina, oranger, orangerie », et autant d'agréables mots. C'est en passant par une expression italienne, que ce mot parvint en langue française. Attesté en ancien français au XIV<sup>e</sup> siècle par son insertion dans l'expression « paume d'orange (pomme d'orange) », calquée sur l'expression

italienne « *melarancio* », signifiant littéralement « *mela* = pomme » du latin « *malum (fruit rond)* » et « *arancio* = orange ». Le mot arabe نارنج emprunté au persan نارنگ, « *ârang* », d'origine indoeuropéenne. L'initial / *n* / s'est conservé en espagnol « *naranja* », en français, le mot commençant par un / *o* / au lieu du / *a* /, peut-être suscité par le nom de la ville provençale. (Rey, 2014)

Son voyage fut très long car en passant de l'Inde en perse, l'Egypte, la Syrie, or que les Arabes l'importèrent en Sicile puis dans le reste du monde. Or que l'orange douce venait de Chine par les Portugais qui l'apportèrent en Europe au XVI<sup>e</sup> siècle ; cette « orange de Portugal » (d'où l'arabe dialectal « *bortogal* » البرتغال ) [ *bur.tu.qa:l* ] Apparenté à البرتغال (Portugal), du turc *portokal*, aussi appelée « *tchina* » (orange de Chine). (Pruvost, 2017 : 44)  
Au Nîmois, au Provençal, d'insister sur l'origine du fruit si prisé : « *Pour bien connaître les oranges, il faut les avoir vues chez elles, aux îles Baléares, (...), en Algérie, dans l'air bleu doré, l'atmosphère tiède de la Méditerranée* », *c'est le moment où il se rappelle un petit bois d'orangers, aux portes de Blidah* » (actuel Blida située au cœur littoral de l'Algérie).

Au sceau de la lettre « *P* » luit le mot « pastèque », / *pas.tɛk* / un fruit de la cucurbitacée la plus rafraichissante et la moins coûteuse du pourtour méditerranéen. Le mot en question est, en fait, l'adaptation de l'arabe « *bâtīhah* » passé par le portugais « *pateca* », entré dans la langue de Molière sans / *s* /, puis attesté en 1619 par l'académie française sous son orthographe actuelle (Rey, (2017n)). En effet, ce mot désigne le melon d'eau ou la pastèque, de couleur d'une écorce vert clair ou vert blanchâtre, variant d'une région à une autre selon le climat et la nature du sol dans lequel elle est cultivée. Or par un assourdissement du /*p*/ en /*b*/ de l'arabe, on a obtenu le terme « patèque » بطيخ, *bṭīḥ* vers 1530. (Rey, 2014)

#### Exemples :

« *Le melon et la pastèque sont les fruits d'été les plus consommés durant la période estivale.* » (France Bleu, "Melon et pastèque à déguster sur France bleu Alsace")  
« *Sa chair rouge doit être ferme, légèrement sucrée. Si vous la préférez entière, inspectez son écorce. Epaisse, elle doit être lisse et brillante (...)* » (Gourmande, de saison, à croquer ou à boire...Cet été, misez sur la pastèque / Actu)  
« *Y-a-t-il un produit plus désaltérant au monde que la pastèque ? Impossible de croquer dans un morceau de ce fruit sans profiter de son jus sucré. Meilleure amie du*

goûter; avec son lot de batailles de pépins, la *pastèque*, bien accompagnée, peut également devenir une entrée magnifique, comme le melon ! » (Europe 1, "La recette de la salade de pastèque, menthe et feta d'Alessandra Montagne")

« R » comme « Risque » souvent habité par l'idée du danger, un inconvénient plus ou moins prévisible, apparenté à celle du hasard. Ce mot a fait son entrée dans la langue française en 1578 par Estienne Henri, emprunté à l'ancien italien « *risico* » (1193), d'où « *riscio* » et « *rschio* », par évidence apparenté au catalan « *risc* ». Toutefois, le plus risqué sera le fait de rapporter tous ces mots méditerranéens uniquement aux langues latines et au latin classique surtout « *resecare* » qui signifie : tailler, couper ou supprimer (Cicéron), mais personne ne doutait que son origine remonte à langue arabe. En effet, selon l'arabisant Marcel Devic, ce mot tire ses origines du mot arabe / *rizk* /, du verbe / *razaka* /, signifiant selon le Larousse illustré : « donner la nourriture quotidienne, accorder son bien ». De là, peut pourrait venir le grec byzantin « *riskou* », « hasard », par la suite passa à l'espagnol « *risco*, *riesgo*, *arisco* », où figure l'article arabe /al-ar / par assimilation. Reste l'explication le retournement de la « chose attribuée », du don par Dieu, par le destin ou par le hasard, lui-même apparenté à l'idée de risque. (Pruvost, 2017)

### 3-4-Du sirop doux à la barbe-de-capucin d'usnée

Pour la lettre « S » avec son arsenal de mots français empruntés à l'arabe puis lexicographiés, voire naturalisés dans les différents dictionnaires de la langue Molière, à l'instar de : sirop, smalah, safari, sarbacane, sarabande, sarrasin, satin, sérail, sucre, souk, sultan, etc. De ces mots, ceux qui nous semblent fréquemment utilisés et qui font partie de notre quotidien, les deux mots ; sucre et sirop que nous essayerons de creuser dans leurs origines ainsi que l'évolution sémantique de chacun d'eux.

Primo, le mot sirop qui fait partie des boissons, associé souvent aux liquides épais et sucrés « sirupeux ». Le terme vient du latin médiéval « *siroppus*, *siruppus* », lui-même dérivé directement du vocable arabe شراب [*sharab*], signifiant « boire », « boisson » ou « potion », et qui se disait des différents sirops dans la médecine arabe, adopté par la suite par plusieurs langues européennes. Son entrée dans le langage quotidien se marque par l'orthographe fautive « *sirot* » d'où le verbe « siroter » (dégustation agréable et délicate). En effet le /s/ initial est traité en /ch

/ par les dialectes normands et picards, qui se rapprochent de la prononciation du mot arabe originel. Or vu son goût et sa désignation ; une solution de sucre dans de l'eau ou du jus de fruit, le rapport de plaisir avec ce liquide, conduit l'usage populaire à rapprocher par analogie le sirop à l'alcool. Au XIX<sup>e</sup> siècle, « un coup de sirop » ou « être dans le sirop » c'est être ivre avec influence probable de pastis. (Rey,2014)

En pharmacopée, le terme « sirop » est aussi employé pour qualifier des liquides visqueux où le sucre est remplacé par d'autres ingrédients. De nombreux médicaments sont présentés sous forme de sirop. La tendance est de les remplacer par des *sirops sans sucre* moins cariogènes, qui, bien évidemment, ne sont plus des sirops au sens strict du terme.

Voyageons avec la lettre « T » où plusieurs mots de la langue française tirent leur origine de la langue arabe, à l'instar de ; tarif, tajine, tagine, taboulé, talc, talisman, tigre, toubib, trafic, tulipe, etc. A partir de cette liste, nous avons choisi les mots « Tarif » et « Tulipe ».

A la différence du mot « Trafic » avec une origine qui demeure discutée, le mot « tarif » est à coup sûr d'origine arabe (Rey, 2014). Or, ce dernier intégré totalement dans le domaine du commerce par son emploi fréquent des deux expressions « demi tarif » ou « plein tarif ». Le mot « Tarif » nous vient de l'arabe « *Tarrifa* » التعريف un terme polysémique signifiant à la fois notification, information et même définition. Il est construit sur la base du verbe « *arrafa* » qui à son tour a différents sens, en l'occurrence ; annoncer, informer, faire connaître et définir. Ce mot, qui grâce au commerce, passa par l'italien et s'installa en France et fut attesté en 1572 dans sa forme féminine au départ « *la tariffe* » au sens de : tableau indiquant le montant des droits à payer, à la liste des prix pour certaines marchandises ou certains services mais aussi arrivant aux tarifs douaniers (Pruvost, 2017)

Trop peu de mots arabes commençant par la lettre « U » à l'instar de « *uléma* » ou « *ouléma* ». Emprunté à l'arabe 3) علماء *ulamâ'u*), il s'agit d'un mot pluriel en arabe (oulémas), pluriel de 3) علماء *alimū*) par l'intermédiaire du turc « *ulema* » qui signifie « savants » attesté en 1765. Titre donné par les musulmans aux docteurs de la loi coranique, garants du respect et de l'application des principes de l'islam.

Ce mot arabe considéré comme Xénisme reste d'un usage très précis formant à la fois l'ordre judiciaire et religieux :

docteurs de la loi musulmane ou théologiens généralement sunnite interprète du Coran. De fait dans le courant chiite, son équivalent est « mollah ».

L'« **Usnée** » est un autre mot commençant par la lettre « U » emprunté à l'arabe signifiant : « le lichen de couleur grisâtre qui croît le plus souvent sur les branches d'arbres ». Il tire son nom du mot arabe « أشنة *ušnah* » désignant la mousse ou le champignon de souche, il est appelé aussi barbe-de-capucin, qui fut assimilé à la langue française au début du XVI<sup>e</sup> siècle puis par le Dictionnaire Universel de Furetière, dès 1690. Toutefois, le mot usnée a pris d'autres dimensions effrayantes, voire légendaires, et ce en faisant référence à certaines espèces d'usnée croissant sur les os longtemps exposés à l'air et en particulier sur les cadavres pendus au gibet. (Pruvost, 2017)

### 3-5-Vol de Véga, atterrissons zéro dégât

Un seul mot arabe commençant par la lettre « V » à savoir ; le mot « Véga », Alpha *Lyrae* ( $\alpha$  *Lyrae* /  $\alpha$  *Lyr*) selon la désignation de Bayer qui, dans la symbolique des astres, l'étoile la plus brillante de la constellation de la lyre, occupe une place éminente. Avec *Dheneb* (du Cygne) et *Altaïr* (de l'Aigle), deux autres mots arabes, elle forme ce qu'on appelle « le grand triangle d'été », visible alors vers l'Est dès le crépuscule. Vue depuis la Terre, il s'agit de la cinquième étoile la plus brillante du ciel, la deuxième de l'hémisphère nord juste après *Arcturus*. Le sens du nom arabe concerne l'aigle ou en général l'oiseau qui fond sur sa proie, dans l'expression (*an-nasr*) *al-wāqi* « (le rapace) tombant », la constellation nommée Lyre par les Grecs étant représentée par un rapace, vautour en Egypte, aigle en Inde. Le mot arabe est adopté en Occident au XIII<sup>e</sup> siècle, dans les tables astronomiques établies sur ordre d'Alphonse X d'Espagne. Indépendamment de son importance dans l'histoire de l'astronomie, Véga fut jusqu'à la Renaissance le support d'une symbolique astrologie et magique. Cornélius agrippa l'appelle en latin *Vultur codens*, l'associe à un minéral, la chrysolite et à une plante, la sarriette. (Rey, 2014)

Au sceau de la lettre « Y » avec brillance, il reste à évoquer le nom d'un produit laitier extrêmement commun, à savoir le mot « Yaourt ». *YOGURT*. (XV<sup>e</sup> siècle) en turc ottoman *يوغورت*, *yōghurt*, *yoğurt*, apparenté à *yoğurtmak* (épaissir), et dérivé du verbe *yogurmak*, qui signifie : « pétrir ». C'est donc l'un des aspects de la préparation de ce lait caillé à l'aide de ferments lactés qui lui a donné un nom. Celui-ci est passé en bulgare sous deux formes, transcrites du

cyrillique « *Jugurt* » et, par amuïssement de la consonne /g/, « *Jaurt* ». De là, les deux formes du français, « *Yogourt* », « *Yocourt* » (1657) et Yaourt. La première a été découverte par Raymond Arveiller dans un manuscrit de voyage du XV<sup>e</sup> siècle. C'est alors un mot exotique, son usage courant, et ceci reste vrai pour les rares emplois du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle. (Rey, 2014)

Quand cette préparation se répand, il semble que ce soit surtout sous la forme « *yogourt* » (Larousse ménager, en 1626) ; les deux variantes, avec une graphie flottante, coexistent, mais *yaourt* (t prononcé ou non) l'emporte en France après 1950, avec l'absorption de la préparation par l'industrie agroalimentaire et le commerce de masse. La nature gustative de ce qui est nommé *yaourt* change alors, et l'expression *yaourt bulgare* apparaît pour une qualité originelle et artisanale perdue. (Rey, (2014t)) Enfin, nous voyageons avec une dernière lettre de l'alphabet français, à savoir la lettre / Z / avec le mot désignant le chiffre « Zéro » ou Le « *sifr* », lui-même un chiffre et un nombre issu de l'arabe *صفر*, « vide », calqué sur le sanskrit *शून्य*, *śūnya*. L'arabe nous donne aussi le mot « chiffre » qui avait le sens « zéro **ze.ro** » en ancien français et en moyen français avant de se spécialiser, à partir de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, dans celui de « signe du système numérique arabe », qu'il a toujours.

Formellement, ce mot a peu de ressemblance avec « chiffre ». Son nom a été emprunté en 1485 à la langue italienne « zéro », à travers le latin « *zephirum* », contraction de « *zefero* », qui hérita de l'arabe « *sifr* » « *صفر* » qui en français a également donné chiffre et prend toute son importance lorsque chiffre abandonne le sens de l'arbre « *sifr* » et devient le nom de toute figure numérale, comme on vient de le voir. Là où l'on disait figure, on va dire chiffre. Dès lors, promu à la fonction magique qui lui fait correspondre à la fois à « valeur nulle » et à multiplicateur par 10, selon sa position, les zéro fascines. Et cela, avant même l'évolution de chiffre : un texte de 1485 énonce : « la *disiesme* (figure) ne vaut rien, mais elle fait valoir les autres figures et se nomme zéro ou chiffre ». Le zéro ne vaut rien et fait valoir ; la dialectique du vaurien qui sert de faire valoir...le zéro joue avec les valeurs ; il est très puissant car il détruit et il multiplie. Mais « *Le degré zéro de l'écriture* » de Roland Barthes) est-il vraiment une non-écriture ? (Rey, 2014)

### Conclusion

La méditerranée a toujours été un espace de communication,

de conquêtes et d'échanges commerciaux, qui ont été le vecteur d'expansions linguistiques, dont nous trouvons des traces très anciennes. Après avoir présenté une liste de mot français d'origine arabe d'un point de vue historique, étymologique et sémantique, nous avons constaté qu'il y'a toujours de la langue, des langues et des mots derrière les phénomènes sociaux ou des phénomènes sociaux derrière les langues et derrière les mots.

Notre présente étude porte sur la circulation des mots français d'origine arabe autour de la Méditerranée et met en exergue la richesse de ses ressources suite aux échanges linguistiques et culturels entre les diverses communautés linguistiques des deux rives du bassin méditerranéen, un véritable carrefour des civilisations anciennes et moderne, une mer ouverte qui a tant résisté historiquement aux conquêtes et aux influences venues de l'extérieur. De ce fait, nous sommes donc, confrontés à un bassin bordé de cultures et de langues différentes et qui se ne cessent de se confronter et pour l'éternité en vase clos.

Les peuples de la Méditerranée ne connaissaient ni l'olivier ni la vigne, et donc ni l'huile ni le vin, cependant, leurs gastronomies en témoignent, aussi leurs langues et cultures qui se sont métamorphosées et se sont mêlées, même avec de racines différentes. Cet article se demandera comment rendre compte de tout ce qui, en amont d'une situation lexicologique présente, la façonne et l'explique. L'analyse diachronique et lexico-sémantique de ces emprunts lexicaux révèle non seulement les influences réciproques entre les langues/les guerres des langues et des peuples, mais aussi les dynamiques identitaires sous-jacentes à ces interactions et expansions linguistiques.

La méditerranée ou cette niche écolinguistique comme préfère l'appeler L. J. Calvet représente un univers immense du voyage inconstant des mots d'une rive à l'autre. Cette immigration/émigration des mots est une évidence affectant même les espèces qui les peuplent. Or qu'il serait préférable de faire place à d'autres mots, d'autres représentations et d'autres histoires de mots aussi sensibles, aussi riches et aussi significatifs. En effet, comme l'a bien illustré G. Bachelard (1961 : 139) dans la poétique de l'espace en 1957, à propos du poète jonglant au cœur des mots :

Les mots - je l'imagine souvent - sont de petites maisons, avec cave et grenier. Le sens commun séjourne au rez-de-chaussée, toujours prêt au « *commerce extérieur* », de plain-pied avec autrui, ce passant qui n'est jamais un rêveur. Monter l'escalier

dans la maison du mot c'est, de degré en degré, abstraire. Descendre à la cave, c'est rêver, c'est se perdre dans les lointains couloirs d'une étymologie incertaine, c'est chercher dans les mots des trésors introuvables. Monter et descendre, dans les mots mêmes, c'est la vie du poète. Monter trop haut, descendre trop bas est permis au poète qui joint le terrestre à l'aérien. Seul le philosophe sera-t-il condamné par ses pairs à vivre toujours au rez-de-chaussée ?

Très belle est cette allégorie de G. Bachelard du voyage des mots du grenier au rez-de-chaussée pleine de toile d'araignées et qu'il faut souvent dépoussiérer avant de découvrir la vraie valeur des mots habitants cette obscure cave, mais grâce aux nombreux dictionnaires de la langue de Molière, on peut mieux comprendre, ressentir et transmettre nos idées et vivre en parfaite harmonie. Ainsi s'interroge Jules Renarde dans son célèbre journal « *L'Écho de Clamecy* » de 1900 : « il y a des jours où il faut chercher tous ses mots dans le dictionnaire », or que plusieurs écrivains y adhèrent et vont dans le même sens : le mot est un oiseau à apprivoiser, il peut nous échapper comme il peut nous trahir. Ainsi, en 2014, Mister You, de son vrai nom Younes Latifi, rappeur talentueux au trajet complexe entre révolte et prison, l'exprime très humblement dans la chanson « A toi » : « *La première fois qu'on s'est vus, que nos regards se sont croisés ! Que tu étais belle [...] J'aurai beau lire tout le dictionnaire, je ne trouve aucun mot pour te décrire.* » Quel amoureux n'a pas ressenti cela ? (Pruvost, 2019)

La circulation des mots soit de langue(s) en langue(s), soit de dictionnaire en dictionnaire, soit bouche en bouche, les mots ne sont pas toujours recensés, ais très actifs dans le sens où ces derniers n'arrêtent jamais leur vol sans ailes et leur immigration/émigration et leur tourisme sans visa, car juridiquement, ils n'ont aucune nationalité, donc, ils voyagent sans passeport. En revanche, les mots possèdent des couleurs, des goûts et des odeurs, c'est pour ces raisons qu'il faut savoir les choisir comme on choisit nos plats, nos repas, nos parfums et nos amis. Par évidence, nous inventons les mots grâce ; à la parole, aux besoins et aux différents parlars jeune. En d'autres termes, l'existence/coexistence des hommes et des mots est plus qu'indispensable, les uns ne peuvent exister sans les autres, les uns dépendent des autres, or que les mots volent de bouche en bouche et ils sont autour de nous et en nous, ils partagent avec nous nos secrets, nos intimités et nous ne pouvons songer que par et avec les mots. En effet, sachons les utiliser, les exploiter, les déguster et les savourer au service du meilleur.

Ces mots migrants sont souvent le résultat des échanges commerciaux, des sciences, de la gastronomie ou encore de

l'administration, dont témoignent des contacts prolongés entre l'Orient et l'Occident, notamment à travers les périodes d'expansion arabe, les croisades, la colonisation et les migrations contemporaines. Ils incarnent une mémoire partagée qui dépasse les frontières linguistiques et politiques, illustrant la complexité et la richesse du patrimoine méditerranéen.

Par ailleurs, loin d'être de simples vestiges du passé, ces emprunts lexicaux sont souvent des marqueurs d'une identité de culture plurielle et évolutive. Leur circulation continue dans la langue française ancienne et moderne met en lumière la richesse et la diversité des influences linguistiques, illustrant comment la langue de Molière s'est construite et s'est enrichie au fil des siècles, et ce grâce aux apports et au brassage de différentes cultures autour du bassin méditerranéen et reflète les dynamiques d'intégration, d'adaptation et d'appropriation qui caractérisent ces sociétés. *In situ*, l'étude de ces échanges linguistiques ouvre la voie à une réflexion plus large et plus complexe sur la cohabitation culturelle, ainsi que la transmission des savoirs, des savoir-faire, des faire-savoir et des savoir-être à travers les temps et l'espace.

L'influence des langues orientales et persanes, nord-africaines et maghrébines surtout sur le français est remarquablement visible que lisible dans multiples dictionnaires de la langue française, renfermant même des mots turcs qui sont venus enrichir le français, souvent par l'intermédiaire de l'Italie et de l'Espagne. Toutefois, le français aujourd'hui compte plus de 60 000 mots, dont environ 500 sont d'origine arabe, turque ou persane. Cela constitue un vrai témoignage de la richesse des échanges linguistiques, culturels, scientifiques et commerciaux entre l'Orient et l'Occident à travers les siècles. Indéniablement, ces influences apparaissent manifestement à travers le lexique quotidien et commun singulièrement dans les vocabulaires et jargons scientifiques, à l'instar de l'algèbre, la médecine, les mathématiques, l'astronomie même dans la gastronomie et l'art culinaire (sucre, café, sirop, gingembre, cumin, safran, etc.) et même dans les arts et la littérature surtout. En somme, l'arabe a joué un rôle crucial dans la transmission et la diffusion du savoir et des connaissances antiques à l'Europe médiévale, entre autres par la médiation de la voie d'Espagne musulmane et des traductions latines des œuvres et des écrits de scientifiques arabes. De son côté, le persan a agi sur le français par l'intermédiaire des récits de voyage, des échanges et des

rencontres diplomatiques et de l'attrait et la fascination pour l'orientalisme aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Ainsi, la langue de Molière s'est enrichie de ces apports lexicologiques, illustrant la perméabilité des langues malgré leur herméticité aux influences extérieures et la dynamique des interactions linguistiques et au brassage culturel. Cette interconnexion linguistique souligne le rôle du français comme une langue en constante évolution et en perpétuel changement, nourrie et enrichie par les civilisations anciennes et par celles aussi qui l'ont entourée.

En définitive, on peut confirmer qu'à travers les siècles, les mots d'origine arabes n'ont jamais cessé de voyager sans visa de rive en rive et tout aux alentours du bassin méditerranéen. En effet, ces mots ont évolué sur les plans ; phonétique, sémantique et même morphologique. En guise de cela, ils ont trouvé leur place naturelle ou qui ont été naturalisés par les dictionnaires dans la langue française. Cela justifie nettement un fort témoignage d'un dialogue incessant entre les cultures modernes et anciennes, orientales et occidentales, car une langue qui n'accepte pas les emprunts n'est nullement pas considérée comme vivante et finira assurément par disparaître. Cette transmission linguistique illustre clairement la grande richesse des échanges de nature multiples, à savoir ceux qui concernent le commerce, la diplomatie, la culture et qui influent directement sur la linguistique et les langues des peuples. Dans son milieu même, sur la force de la langue française comme langue cosmopolite et supranationale constitue un pont entre les différentes langues et civilisations du globe terrestre.

La langue française doit beaucoup plus à la langue arabe qu'à la langue gauloise, on parle du grand enrichissement et c'est comme ça que ça se passe et puis la langue française, or que « français » vient d'une tribu allemande figurez-vous ? De l'autre côté du Rhin, donc, entant qu'enseignant-chercheur en sciences du langage j'essaie de raconter des histoires des mots à condition qu'elles soient vraies, car un mot n'est jamais bâtard et illégitime, un mot a toujours ses origines même profondes, même lointaines, son identité est souvent enfoncée, plutôt enracinée dans l'histoire des peuples. Qu'on est du côté de Baudelaire, on a l'expression française « avoir le cafard », alors que c'est une expression purement arabe équivalente « d'avoir les idées noires », c'est vrai que ça c'est très français, comme on peut avoir depuis peu de temps ces dernières

années avec les jeunes « *le seum* » (venin).

Imaginons que tous les mots dits « immigrés » se mettent en grèves, quel serait le sort de la langue française sans eux ? En réalité, et malgré leur longue existence dans la langue française, on n'arrête jamais de les engueuler, on dit d'eux qu'ils ne sont rien, on pique le pognon, on pique le machin et on pique le pain, donc on ne dit plus rien, plus rien ne reste plus que des mots de pire origine gauloise et à la fin on va se débrouiller pour faire un débat avec boue, glaive, charrue, soc, tonneau, rouge et sapin. Par conséquent, le français sans ces « immigrés » se sentira handicapée et incapable de tout exprimer car il y a des mots qui n'ont pas d'équivalent dans la langue et la culture française, à l'instar de ; « *hallal, burqa, minaret, muezzin, harem, hidjab, sourate, hadith* », etc.

Enfin, qu'est qu'on peut dire exemple d'une « orangeade » avec un « sorbet » arrosé de « sirop » ou alors d'un « kawa » sans « sucre », juste après vos « aubergines » sans en mettre bien sûr sur votre « jupe » de « coton », votre « gilet » de « satin » ou bien votre « gabardine » assis sur un « sofa » et en jouant la « guitare », tous ces mots viennent qu'on le veuille ou non de l'arabe.

Pour couronner cet article, on peut confirmer que les mots arabes dans la langue française constituent plus qu'un enrichissement et qu'un développement lexicologique mais aussi culturel et identitaire. Certes, leur apport est plus qu'indispensable, sans eux, il y a plein de choses qu'on ne pourrait pas nommer parce qu'il n'y a pas d'équivalent à l'image de : « algèbre, zénith, chiffre, magasin, zéro, etc. ». Comme il existe des mots super magnifiques à l'image de ; « amiral, goule, houle, caftan, caraco, burnous, etc. », indéniablement, un mot comme « amiral » issu de l'arabe أمير البحر, « *amīra al-baħr* » qui signifie en français : « prince de la mer ». On doit penser aussi au mot « *maboule* », un mot arabe qui veut dire : « la folie », mais une fois qu'il est passé par Léo Ferré en 1962, il fut lexicographié, voire naturalisé selon la phonétique française et qui est un beau mot vraiment littéraire plus

que psychologique et qui change de nature selon les contextes d'emplois et les usagers et c'est quelque chose de très important et de très enrichissant à la langue de Molière. En somme, il y a à peu près 60 mots d'origine vraiment gauloise, mais même avant les Gaulois, il y avait des gens qui arrivaient avant, donc au fond, on peut dire que tous les mots de la langue française sont des mots « immigrés », donc imaginons s'ils font grève de zèle par exemple et plus rien ne marchera.

On termine avec le marché à Paris par exemple, on prend « l'estragon » et ça sent le midi, on va prendre aussi des « artichauts » même ce dernier semble venir de Bretagne mais détrompez-vous, c'est un mot d'origine arabe par excellence non moins que ; le « caban », un vêtement qui nous vient d'arabe et tant porté par les Arabes avant qu'il voyage en Hexagone. Bien entendu qu'il se porte actuellement plutôt par les Bretons que par les Arabes eux-mêmes. Parbleu ! On peut continuer comme ça nos courses avec le « potiron » et avec d'autres mots, à l'imitation de « abricot », avec la lettre /B/ on trouve également « la bougie », ancienne appellation de la ville algérienne de Bejaïa là où on fabriquait de la bonne cire de bougies.

*In fine*, on a pu répertorier toutes les lettres de l'alphabet dans cet article et par ordre alphabétique, même si notre choix paraît subjectif. On peut compter aussi « jupe » comme mot arabe, on a raison, mais « jupon, juponnier, juponard, mini-jupe », on rapidement développé la chose beaucoup plus qu'on ne le croit, on ne peut pas dire autre chose que : « orange, matelas, gabardine, caban », c'est vraiment quelque chose de type intégré comme on vient de les évoquer aussi à l'exemple de : « épinard, magasin, cumin, gingembre, safran, cannèle », etc. Ensuite, pour tirer le rideau, on conclut avec les mots savants qui nous viennent de Cordoue en grande partie d'Avicenne, d'Averroès et autres grands philosophes qu'on pense à « algèbre », et beaucoup de mots commençant par /al / comme « algorithmes, alchimie, almanach, etc. ».

## Bibliographie

1. ALLEG, H. (1957), *La question*, éditions de Minuit, Paris.
2. AVANZI, M. (2020), *Comme on dit chez nous. Le grand livre du français de nos régions*, le Robert, Paris.
3. BACHELARD, G. (1961), *La Poétique de l'espace*, éd. PUF, Paris.
4. BELLO, A. (2013), *Mateo Lemoine est un prodige du football*, collection Blanche, édition Gallimard. Paris.
5. CALVET, L-J, (2016), *La méditerranée, mer de nos langues*, CNRS édition, Paris.
6. DELERM, P. (1998), *Il avait plu tout le dimanche*, Mercure de France. Paris.
7. DURIEUX, J. & DARD, F. dit San Antonio (1990), *Un portrait*, Renaudot, Paris.
8. HUGO, V. (1866), *Les Travailleurs de la mer, III*, édité par Albert Lacroix et Cie, Paris.
9. JACQUARD, A. (1989), Préface de *L'Amiral des mots*, par ARONEAUNU, P. & BERMANN, L. éd. Alternatives. Paris.
10. LANGLOIS, J-M. (2003), *L'enfer du décor*, éditions Le Manuscrit, Paris.
11. MARCELLE, P. (2009), *Nos élites et leurs zélotes*, Libération, Paris.
12. MAUPASSANT, G. (1895), *La vie errante*, Éditeur : Ollendorff. Original provenant de : Bibliothèque Patrimoniale Hendrik Conscience. Paris.
13. MOREL, N. (1990), *Le faux épaule, la mort*, édition du Seuil, Paris.
14. PENNAC, P. (2007), *Chagrin d'école* », Gallimard, Paris.
15. PICARD, C. (2015), *La mer des califes. Une histoire de la Méditerranée musulmane*, Paris, Seuil (Univers historique).
16. PICQ, P. (2013), *De Darwin à Lévi-Strauss, l'homme et la diversité en danger*, Paris, Odile Jacob.
17. PLUYETTE, P. (2008), *La traversée du Mozambique par temps calme*, Seuil, Paris.
18. PRUVOST, J. (2019), *Les secrets des mots*, Vuibert, Paris.
19. PRUVOST, J. (2017), *Nos ancêtres les Arabes. Ce que notre langue leur doit*, JC Lattès, Paris.
20. REY, A. (2014), *Le voyage des mots, de l'Orient arabe et persan vers la langue française*, 3<sup>e</sup> édition, Guy Trédaniel éditeur, Paris.
21. REY, F & FORLANI, R. (1992), *En toutes lettres*, Ramsay, Paris.
22. SMIT, S. (2004), *L'appel du vent*, Le Manuscrit, Presses universitaires François-Rabelais. Paris.
23. PEDERSEN, J., GOLMPHAMMADI, J., BURTON-PAGE, J., FREEMAN-GRENVILLE, G.S.P, *Encyclopaedia of Islam*, Second Edition, Brill.
24. REY, A. Marianne, T. HORDE, T. TANET, C. (2019), *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, Nouvelle édition augmentée. Achevé d'imprimer en septembre 2021 en France.
25. Le Petit Larousse illustré, 2002.
26. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Accueil\\_principal](https://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Accueil_principal)
27. <https://books.openedition.org/pur/29857?lang=fr>
28. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Caban>
29. <https://fr.wiktionary.org/wiki/artichaut>
30. [https://fr.wikisource.org/wiki/Pr%C3%A9sentation\\_de\\_la\\_Beauce\\_%C3%A0\\_Notre\\_Dame\\_de\\_Chartres](https://fr.wikisource.org/wiki/Pr%C3%A9sentation_de_la_Beauce_%C3%A0_Notre_Dame_de_Chartres)
31. <https://fr.wiktionary.org/wiki/abricot>
32. <https://www.institutcoppet.org/henri-alleg-la-question-1957/>
33. [https://fr.wiktionary.org/wiki/Wiktionnaire:Page\\_d%E2%80%99accueil](https://fr.wiktionary.org/wiki/Wiktionnaire:Page_d%E2%80%99accueil)

## الكلمات الفرنسية ذات الأصل العربي في البحر المتوسط: ديناميكيات التداول ورهانات الهوية والتجذر الثقافي

### ملخص

#### الكلمات المفتاحية

الكلمات العربية  
التداول  
الهجرة  
الإثراء  
الثقافة  
الهوية

أصول كلمات اللغة الفرنسية متعدّدة بطبيعتها، وحتّى نصل إلى فرنسيّة اليوم، اقتضى الأمر قرونا، وما البحر الأبيض المتوسط --بحر اللّغات وأمّها- بدولة ولا أمة ولا مجموعة عرقية، وليس لحوضه علم أو نشيد وطني أو عملة نقدية، فهو يضمّ شعوب قارات مختلفة ممّن جاؤوا يرتوون من ضفافه على ملوحتهما: الشّعوب الهندو أوروبية شمالا والأتراك شرقا والعرب جنوبا، وهو وعاء لغوي يجمع لغاتنا حول البحر/ الأمّ الكبرى وفق العرب الذين تُتداول كلماتهم دون هواده في اللغة الفرنسية لتكون لها بذلك إثراء وتطويرا معجميا ثقافيا هوياتيا لغويا، أمّا إسهاماتها فيها، فضرورة ملحّة، فلولاها لما أمكن تسمية الكثير من الأشياء. إنّ الكلمات تسافر عادة وتنتقل وتهاجر وتغترب لتستقر أخيرا في مكان تراه ملائما، وتهدف ورقتنا البحثية هذه إلى معرفة كيفية انتقال الكلمات العربية من ضفة إلى أخرى دون تأشيرة ولمن/ ماذا يعود الفضل في ذلك؟ ثم هل استطاعت هذه الكلمات في المقابل أن تحافظ على أشكالها الصوتية ومدلولاتها الأصلية ذاتها؟ وحتّى نقتفي أثرها الاشتقائي وإشعاعها عبر التاريخ، ما علينا إلا الاهتداء بـ "كتبتنا المقدّسة": المعاجم والقواميس.

#### French words of Arabic origin in the Mediterranean: Dynamics of Circulation, identity issues and cultural foundations

#### Abstract

The words of the French language naturally have diverse origins. Over the centuries, they have contributed to the development of modern French as we know it today. The Mediterranean, often considered the sea and «mother» of our languages, is neither a state, nor a nation, nor an ethnicity. In contrast, this sea has no flag, no national anthem, and no currency. Nevertheless, it brings together peoples from three continents, each of them drawing from the shores of its salty waters. These include the Indo-Europeans of the north, the Turks of the east, and the Arabs of the south. This linguistic crossroads unites our languages around the great sea/mother, as the Arabs call it. The influence of Arabic words is undeniable in the French language, constantly enriching and expanding its lexicon. This contribution is not only linguistic but also cultural and identity-forming. Without these words, there would be countless concepts that we could not name. Typically, words travel, circulate, immigrate, emigrate, and even tour the world before ultimately settling where they find a place. This article seeks to investigate the mechanisms through which these Arabic words have traversed from one linguistic domain to another without formal authorization, and the processes involved in this transition. The retention of their original phonetic forms and semantic meanings is evident. To trace their etymological development and historical spread, one need only consult our «authoritative texts» - the dictionaries.

#### Key Words

Arabic words  
circulation  
immigration  
enrichment  
culture  
identity



#### Competing interests

The author(s) declare no competing interests

#### تضارب المصالح

يعلن المؤلف (المؤلفون) لا تضارب في المصالح

#### Author copyright and License agreement

Articles published in the Journal of Letters and Social Sciences are published under the Creative Commons of the journal's copyright. All articles are issued under the CC BY NC 4.0 Creative Commons Open Access License).

To see a copy of this license, visit:

<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

This license allows the maximum reuse of open access research materials. Thus, users are free to copy, transmit, distribute and adapt (remix) the contributions published in this journal, even for commercial purposes; Provided that the contributions used are credited to their authors, in accordance with a recognized method of writing references.

© The Author(s) 2023

#### حقوق المؤلف واذن الترخيص

إن المقالات التي تنشر في المجلة تنشر بموجب المشاع الإبداعي بحقوق النشر التي تملكها مجلة الآداب والعلوم الاجتماعية. ويتم إصدار كل المقالات بموجب ترخيص الوصول المفتوح المشاع الإبداعي CC BY NC 4.0. للاطلاع على نسخة من هذا الترخيص، يمكنكم زيارة الموقع الموالي :

<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

إن هذا الترخيص يسمح بإعادة استخدام المواد البحثية المفتوحة الوصول إلى الحد الأقصى. وبالتالي، فإن المعنيين بالاستفادة أحرار في نسخ ونقل وتوزيع وتكييف (إعادة خلط) المساهمات المنشورة في هذه المجلة، وهذا حتى لأغراض تجارية؛ بشرط أن يتم نسب المساهمات المستخدمة من طرفهم إلى مؤلفي هذه المساهمات، وهذا وفقاً لطريقة من الطرق المعترف بها في كتابة المراجع.

© المؤلف (المؤلفون) 2023